

Festival MUSIQUES EN NOS MURS à BAR-LE-DUC, entretien avec Benoît Damant

FESTIVAL MUSIQUES EN NOS MURS, 12,13,14 mai 2017. BAR-LE-DUC (55 / Meuse, LORRAINE) a son nouveau festival. Un cycle musical qui accorde idéalement riche patrimoine de la ville Renaissance et concerts intimiste dont la conception et l'accessibilité ont été conçus pour favoriser proximité et très large public... Musiques en nos murs s'inscrit à présent comme l'événement incontournable à BAR-LE-DUC.

Entretien avec son directeur artistique, **Benoît Damant** : présentation des sites emblématiques, temps forts et spécificités qui rythment un festival conçu comme un parcours enchanté.



Comment se déroule le festival à BAR LE DUC ?

Bar-le-Duc est une ville au riche patrimoine architectural où la ville-haute est un secteur sauvegardé dont une grande partie des maisons et hôtels particuliers construits en pierre de taille sont des XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècles. Notre festival souhaite faire vivre et faire découvrir ce patrimoine en investissant plusieurs lieux rarement voire jamais ouverts au public.

L'une de nos caractéristiques, est ce que nous avons appelé

les Écoutes-intimes du samedi après-midi (13 mai 2017) ; pendant lesquels des petits groupes d'une vingtaine de personnes se déplacent au grès de 6 concerts et expositions, dans des lieux privés, maisons ou jardins, dont les propriétaires nous ouvrent les portes. L'après-midi se termine dans un septième lieu, un hôtel particulier, autour d'un verre pour un échange entre public et artistes.



Pour les trois grands concerts, nous investissons **l'église Saint-Etienne** qui date de la fin du XVe et du XVIe siècle. Parmi les œuvres les plus marquantes de cet édifice figurent le fameux « Transi » de Ligier Richier, sculpteur dont le 450ème anniversaire de la mort (inscrit aux commémorations nationales) coïncide avec celui de la naissance de Claudio Monteverdi. Du même artiste, un impressionnant Christ et les deux larrons constitue un prestigieux fond de scène à nos Grands concerts.

Pour le nocturne du vendredi soir (12 mai 2017), **l'église Saint-Louis**, qui est aujourd'hui essentiellement une salle d'exposition résonnera au son du cornet à bouquin.

Le nocturne du samedi (13 Mai 2017) sera consacré à Salomone Rossi, et ses psaumes en hébreux en particulier, et aura lieu à la synagogue qui n'est plus ouverte que pour les journées du patrimoine.

Nous avons une politique tarifaire très raisonnable pour ouvrir les concerts au plus grand nombre. **Deux systèmes de PASS** permettent d'entendre 3 ou 5 concerts, et un bon nombre de festivalier a déjà pris l'habitude de réserver pour les 5 concerts d'emblée.

Pendant 3 jours, Bar-le-Duc se met ainsi à l'heure italienne avec l'aide de certains commerçants. Les festivaliers pourront en profiter pour découvrir l'hôtel des postes Art déco, et ses vitraux de Jean Grüber, ou encore deux églises... Saint-Antoine,

du XIVE siècle et ses fresques des XIV et XVe siècles ou Notre-Dame, son très beau Christ en croix du XVIe siècle Sans omettre la Vierge aux litanies attribuée à Jean Croq. Ils pourront également déambuler dans la rue du Bourg et admirer les plus prestigieux hôtels particuliers Renaissance de la ville ; comme déguster la spécialité de Bar-le-Duc, la confiture de groseille épépinée à la plume d'oie, appréciée aussi bien de Marie Stuart (dont la mère est née à Bar-le-Duc) que d'Alfred Hitchcock.

Le Musée barrois est situé dans ce qui reste du château des ducs de Bar et ses très belles collections y dialoguent avec l'architecture ; ainsi un bel Orphée de Nicolas de Bar, peintre natif de la ville ayant fait toute sa carrière à Rome, est acquisition récente qui résonne si bien avec Monteverdi (fêté par notre édition 2017). L'an dernier, nous avons donné un concert dans cette salle.

Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?

La singularité de Musiques en nos murs est la proximité avec les artistes à plusieurs moments clés de notre programmation. En particulier pendant les Ecoutes-intimes évoquées plus haut, mais aussi les deux Nocturnes de 22h30 qui sont donnés devant un public restreint (une centaine de personnes maximum). Une audience limitée et une ambiance singulière due à l'heure tardive confèrent à ces moments une grâce particulière.

Le principe habituel de Musiques en nos murs, c'est de **consacrer un jour à la musique médiévale, un jour à la Renaissance et un jour au Baroque**, parce que la ville permet le dialogue avec ses périodes. Mais dès le lendemain de notre

première édition qui a eu lieu l'an passé, j'ai travaillé sur la programmation 2017. Il m'est vite apparu qu'en cette année Monteverdi, nous avons matière à de très beaux programmes autour de ce maître au génie protéiforme. Nous avons en particulier la possibilité de montrer et de faire entendre le passage de la Renaissance au Baroque, dans cette période si passionnante de 1560 à 1640 environ où tout bascule.

Nous étions déjà convenus de mettre en valeur la synagogue, aussi un programme autour des psaumes de Salomone Rossi a rapidement semblé incontournable. Il nous semblait également important de faire entendre des madrigaux et de la musique sacrée.



Quels sont les 3/4 temps forts de l'édition 2017 ?

Pour nos trois grands concerts, nous avons trois créations de programmes.

Le samedi soir, **l'Ensemble Cronexos** et la superbe soprano Barbara Kusa donneront un programme pour soprano solo et basse continue autour de Monteverdi et de son temps dans lequel on pourra entendre à côté de pièces instrumentales de Frescobaldi, le Stabat Mater de Giovanni F. Sances et le Salve O regina ou le Pianto della madone de Monteverdi.

Le dimanche, **la Maîtrise de la cathédrale de Metz** dirigée par Christophe Bergossi s'associe à l'Achéron de François Joubert-Caillet pour un programme qui illustre le passage de la Renaissance au Baroque dans l'œuvre phare d'un Monteverdi devenu révérend : la Selva morale e spirituale (Forêt morale et spirituelle). On s'y perdra avec bonheur.

Le festival aura été lancé le vendredi soir par **l'Ensemble Enthéos que je dirige**, dans un programme présentant l'évolution du madrigal, de sa création sous les plumes de Verdelot et Arcadelt jusqu'à l'explosion du genre avec Monteverdi. Les œuvres de ce dernier constituent un peu plus de la moitié du programme. C'est une histoire subjective bien sûr dans laquelle je montre une filiation entre 5 générations de compositeurs. C'est aussi l'occasion de creuser la littérature madrigalesque puisque parmi les auteurs des textes, on rencontrera les incontournables Petrarque, Guarini, Le Tasse, mais également les plus rares Machiavel ou Michel-Ange. On pourra entendre dans ce programme les célèbres Hor che'l ciel e la terra, le Lamento della ninfa; le Combattimento di Tancredi e Clorinda de Monteverdi, mais aussi de véritables pépites signées Arcadelt, Willaert, de Rore, de Wert, Guesualdo...

Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ?

Nous mettons souvent en avant dans notre communication « Dialogue des musiques anciennes et du patrimoine ». Ce n'est pas qu'une formule. C'est la réalité qui s'offre à tout visiteur de Bar-Le-Duc. D'abord parce que le festival est porté par une association qui travaille sur le patrimoine et qui veut le faire vivre, c'est-à-dire le restaurer et le mettre en valeur. Ensuite parce que cette association est constituée de passionnés qui ont à cœur de faire découvrir leur ville et qui se démènent pour que ces concerts se fassent dans l'ambiance la plus chaleureuse possible. Le festivalier est ainsi réellement invité à une immersion dans la musique qui dialogue avec la pierre, lui répond, lui fait écho.

Les impressions et témoignages qui reviennent le plus souvent de la part des festivaliers sont : « aller de surprise en surprise », « se laisser aller au fil d'une programmation hors des sentiers battus et rebattus, alliant exigence et accessibilité artistique et financière », « découvrir des interprètes rares dont on découvre le travail », « l'alliance des musiques, des références historiques et du cadre patrimonial qui leur font écho ».

Propos recueillis par Alexandre Pham, en avril 2017.

CONSULTER le programme 2017 et **LIRE** notre présentation du festival MUSIQUES EN NOS MURS à Bar-Le-Duc.

<http://www.classiquenews.com/bar-le-duc-55-festival-musiques-en-nos-murs/>

Musiques en nos Murs

2^{ème} édition

Patrimoines et musiques
anciennes dans la cité
des ducs de Bar

Du 12 au 14 mai 2017

CONCERTS, NOCTURNES, EXPOSITIONS, CONFÉRENCES...

Monteverdi en son jardin

Bar-le-Duc (55)

<http://musiques-en-nos-murs.blogspot.fr/>

06 41 78 32 80



Compte rendu, opéra. Angers, Grand Théâtre, le 7 avril 2017. MOZART : LES NOCES DE FIGARO. Guillemette, Schuen... Caurier & Leiser

Compte-rendu, opéra. Angers, Grand Théâtre, le 7 avril 2017. MOZART : LES NOCES DE FIGARO. Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène.

Voilà une vision de la nature humaine plutôt mordante, brûlée qui tout en rétablissant le jeu théâtral dans



la continuité de la musique souligne combien l'invention de Mozart sait exprimer la vérité des sentiments et au-delà même, dévoile le propre de la nature humaine : son déraisonnable attachement au désir, sa maladive posture de séduction, sa propension naturelle, instinctive à la possession et à la domination. Et quand Eros possède les êtres avec autant de force, c'est toute la société qui se désagrège (tableau final où chacun semble errer, plus déconstruit encore qu'il n'était en début de soirée), libérant une violence sociale particulièrement terrifiante ici : est-ce pour cela que le décor lambrissé du palais où se passe cette « Folle journée », est envahi par une forêt de végétaux de plus en plus

envahissants ? La forêt bientôt s'inscrit avec véhémence dans cet espace dérégulé : annonce du jardin final où les masques tombent au IV, et aussi indice que les esprits pourtant civilisés s'écroulent un à un, basculent dans cet état de nature, cette sauvagerie peu à peu manifeste, où le désir et le sexe rendent esclaves.

**Après leur Don Giovanni, précédent mozartien pour Angers
Nantes Opéra, Patrice Caurier et Moshe Leiser analysent au
scapél Les Noces, soulignant chez chaque protagoniste combien
l'âpre et irrépressible désir est l'agent du dérèglement
social...**

OPÉRA DE FOLIE



On ne s'étonne plus de voir sur la scène lyrique un comte Almaviva sérieusement entamé par la cabriole au point d'en être sérieusement dépendant : l'abolition du droit de cuissage occupe une bonne partie des dialogues de l'opéra, mais dans les faits rien n'est concrètement changé et le comte peut

exercer un droit de viol sur chaque élément féminin de sa maisonnée (Barbarina, Susanna...). Or la mise en scène va plus loin encore en osant égratigner aussi la figure même de la comtesse que les lectures traditionnelles font paraître plutôt en victime, épouse délaissée par son trop volage mari, - démunie, nostalgique, frustrée. Voire dépressive (son air Porgi amor ouvrant le II)... RIEN DE TEL ICI. Rosina a conservé un tempérament de feu qui s'éveille goulument, en vraie cougar imprévue, à chaque fois qu'elle est en présence du jeune page de la maison, Cherubino... voilà qui casse bien des habitudes à l'opéra s'agissant des Noces.

En rien décorative, n'empruntant finalement aucune référence visuelle à ce XVIII^e emperruqué et viennois de l'époque Mozartienne, mais au contraire réaliste et moderne, essentiellement théâtrale, l'approche de Patrice Caurier et Moshe Leiser trouve des idées souvent très convaincantes assurant le passage d'une scène à l'autre, d'un récitatif à une aria... en une continuité dramatique idéalement fluide ; leur réflexion poursuit un travail psychologique affûté, parfois glaçant ... par ce qu'il révèle de facto de la nature humaine et des passions affrontées,- nouvelle étape d'une complicité désormais emblématique qu'a su favoriser et

cultiver le directeur général d'Angers Nantes Opéra, Jean-Paul Davois. Les spectateurs à Nantes et à Angers peuvent être fiers ainsi de suivre l'un des cycles mozartiens les plus passionnants vus récemment.

VIOLENCE DES SOLITAIRES. Comme dans sa mise en scène précédemment réalisée pour Angers Nantes Opéra ([Don Giovanni, il y a un an déjà : LIRE notre compte rendu critique de mars 2016](#)), le duo Caurier et Leiser creuse la profonde solitude des êtres, met à jour leur impuissance solitaire qui produit une violence rarement exprimée avec autant d'acuité acide. Ici emblème d'un théâtre électrique et violent (déjà observé dans leur Tosca comme dans leur Don Giovanni), une lumière blanche, d'interrogatoire quasiment dans tous les airs solistes, qui éblouit et souligne l'intensité et la blessure des solos, scrutant comme un éclair radiographique puis dans le cliché qu'il produit, la barbare exaspération de l'âme en souffrance. Où a-t-on vu un couple d'aristos aussi dévoré par une jalouse haine, l'un à l'autre opposé ? Lui s'exaspère, tempête et brutalise, – il est autant volage que furieusement jaloux de sa femme ; hanté par le doute et le poison du soupçon, ce séducteur fragile trépigne de ne pas être aimé pour lui-même, sautant sur toutes les proies soumises qu'il flatte et séduit comme un chaton égaré ; la charge contre ce despote domestique est violente : sur les traces de Beaumarchais, le duo Da Ponte et Mozart ne l'a pas épargné. Et le tableau de séducteurs et de séductrices (car la comtesse toute délaissée par son mari n'est donc pas en reste, comme on l'a dit...) offre un portrait particulièrement incisif de la nature humaine, de ce que peut être la déroute des relations conjugales et des relations tout court quand règnent déloyauté, manipulations, quiproquos, infidélités.

Et c'est justement Chérubin, âme encore tendre qui fait les frais de ces écarts tempétueux propres à la Folle journée. Sadiquement fessé par le comte au I ; objet de toutes les

caresses et baisers les plus chauds dans les bras de la comtesse cougar quelques minutes plus tard (II), le page en aurait à raconter dans cette école de la folie ordinaire, dans ce tunnel du dérèglement des sens.

EXPÉRIENCE DE LUCIDITÉ. Chacun croit exister et aimer mais ils possèdent et accumulent dans un rapport de conquête et de domination illusoire. Voilà ce que tend à nous dire la mise en scène particulièrement fouillée, et de ce point de vue tout à fait cohérente avec ce que l'on a déjà vu du duo Caurier / Leiser (en particulier pour Angers Nantes Opéra : aux Tosca et Don Giovanni déjà cités, saluons aussi la réussite de L'Affaire Makropoulos et de Falstaff). Ce réalisme sans fard, vraie expérience de lucidité demeure réjouissant quand il est à ce point réussi et juste. Car c'est bien l'éloquente musique de Mozart qui en sort gagnante, en particulier dans la continuité des finales de chaque acte, – performances inouïes sur le plan de l'écriture vocale, expression directe et combien inspirée qui révèle la sincérité des êtres, à la fois victimes et bourreaux (le Comte particulièrement). D'ailleurs les ensembles, si délicat à régler sont abordés avec une justesse impeccable (cf. le trio dans les appartements de la Comtesse : Comte / Comtesse / Susanna).



La palme de ce portrait du mal-être se concentre sur le comte, figure déjantée, viscéralement déstructurée, en migraine au début du III : **l'air pour baryton « Hai già vinta la causa... »** dépeint la violence et l'impuissance du petit tyran Almagu, dévoré de l'intérieur, un despote de pacotille dont la psyché s'effondre : là encore dans un jeu d'acteur âpre et taillé au scalpel, le formidable baryton **Andrè Schuen** rayonne, éblouit par une rageuse désespérance (articulation, phrasé, élégance totalement maîtrisée...) une présence et une finesse comme une franchise expressive que l'on avait pas écoutée ni suivie depuis longtemps. Autre accomplissement entre chant naturel et jeu d'actrice, **la pétillante et profonde Susanna d'Hélène Guilmette** qui possède le caractère du personnage. Le Figaro du baryton-basse hongrois **Peter Kàlmàn** affirme à l'inverse une rusticité de jeu parfois rustre, mais l'interprète habitué aux

rôles bouffons, réussit scéniquement dans toutes les séquences comiques ou interactives... quand il prend à témoin l'audience, confrontée à ce qu'il croit être une nouvelle espièglerie de sa future épouse, fustigeant la perfidie des femmes (« *Aprite un po' quegl'occhi...* », au IV).

Tous les autres personnages sont honnêtement incarnés ; évidemment on nous reprochera notre dureté critique en regrettant que le soprano de **Nicole Cabell**, – certes doué de velours et d'onctuosité, affirme un organe plus verdien que mozartien – l'élégance et la subtilité d'intonation de la Comtesse s'en trouvent parfois dénaturées).

Dans la fosse, le chef **Mark Shanahan**, opte parfois pour des tempi étirés, ralentis assez déroutants (le premier air de Cherubino, celui de la Comtesse...), mais saluons l'intensité et le continuum, la motricité ardente de ses ensembles, dirigés avec l'énergie et le sens du détail requis. Vite, à l'année prochaine, pour découvrir la nouvelle production du duo Caurier / Leiser, d'autant qu'il s'agira de l'ultime saison de Jean-Paul Davois. Si les spéculations diverses n'annoncent pas un autre Mozart, les spectateurs d'Angers Nantes Opéra ne perdront rien au change : il n'existe nul par ailleurs en France, un tel travail entre chant et théâtre. Ce Mozart cru, toujours époustouflant par sa vérité scénique, sa pétillance musicale fonctionne à merveille. Encore une seule et dernière date pour applaudir cette production prenante : [demain, dimanche 9 avril 2017, au Grand Théâtre d'Angers, à 14h30.](#)

Illustrations : © Les Noces de Figaro, Angers Nantes Opéra / Jef Rabillon.

Mozart : Les Noces de Figaro. Andrè Schuen, Nicole Cabell, Peter Kàlmàn, Hélène Guilmette... Choeur d'Angers Nantes Opéra. Xavier Ribes, chef des chœurs. Orchestre National des Pays de la Loire, Mark Shanahan, direction. Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène.

CRITIQUE, festivals 2022. Prades, festival Pablo Casals, les 5 et 6 août 2022 : A Pogostkina, T Fischer, Y Costa, Quatuor Arod,



Nouveau directeur artistique depuis l'été 2021, le chef d'orchestre Pierre Bleuse réveille la belle endormie en insufflant depuis l'an dernier, un rythme inédit à Prades et dans divers joyaux patrimoniaux alentour. Eclectisme, ouverture, accessibilité pour les festivaliers et pour les instrumentistes invités : transmission, partage, approfondissement...

Dans ce grand bain des sensibilités mêlées, où les plus jeunes tempéraments éprouvent l'acte collectif, l'écoute mutuelle, le travail commun, nul doute que

le chemin vers l'excellence est désormais clairement établi et jalonné.

Si le festival maintient ainsi son cap il pourrait enfin [re] devenir l'un des piliers des festivals européens de l'été aux côtés des grandes machines estivales, tel Verbier ou surtout Gstaad. Mais Prades présente une toute autre identité que lui envie les autres événements estivaux : la figure de son fondateur historique, Pablo Casals dont la personnalité humaniste et fraternelle a su transmettre l'idée d'une musique engagée qui a pour fondement outre la quête de perfection et le partage, la réflexion critique et le dépassement permanent.

Prades 2022 : le chemin vers l'excellence



Pierre Bleuse dirige l'Orchestre du Festival de Prades, concert d'ouverture, le 29 juil 2022

Des valeurs que comptent bien réactiver Pierre Bleuse, porteur d'un renouveau inespéré à Prades et dans le Conflens. De quoi évidemment renouveler le prestige de la Catalogne française qui est loin d'offrir aujourd'hui la même activité culturelle que sa consœur espagnole, de l'autre côté de la frontière pyrénéenne. Gageons que par son ouverture, son éclectisme, la conception d'une culture alliant haute qualité et accessibilité, Prades nouveau look, ne présente très bientôt un nouveau modèle estival, musical et populaire, à suivre chaque année. Voici ci après le compte-rendu des concerts

marquants auxquels nous avons pu assisté pendant notre séjour sur place, les 5 et 6 août derniers.

Vendredi 5 août 2022, Abbaye St-Michel de Cuxa (Codalet). Le premier concert à Cuxa permet d'écouter les instrumentistes de l'Orchestre du Festival, formidable collectif (créé par Pierre Bleuse) qui associe jeunes instrumentistes et musiciens chevronnés. Sous la direction précise et de plus en plus nuancée du chef Thierry Fischer, l'Orchestre dévoile ses qualités d'engagement, de précision, d'expressivité, de souplesse.

prades-thierry-fischer-orchestre-du-festival-haydn-symph-96-miracle-critique-concert-classiquenews-5aout22

Thierry Fischer en répétition

C'est d'abord, la longue prière (pour cordes seules) dans le style ancien, celui contemplatif et recueilli des Maîtres de la Renaissance ou quand Vaughan Williams revisite les terres suspendues, méditatives, parfois lugubres de Thomas Tallisch. L'Ouverture grave voire sombre et tragique captive dans l'esprit aussi des Tombeaux baroques, qui étire le temps musical en accords suspendus non vibrés comme un vaste orgue à cordes. Le chef affirme son sens de la nuance de pianissimi suggestifs, où violon solo et alto solo alternent une prière plus individuelle, puis se répondent et font vibrer le réconfort et la plénitude du recueillement.

Le contraste est total avec la pièce qui suit : lumineuse, généreuse et tendre : le Concerto pour violon de Mendelssohn. C'est un feu d'artifice digitale entre puissance et tendresse dans une partition à la fois électrique et suave grâce à l'archer précis, souple, puissant aussi de la violoniste Alina Pogostkina, dont la nature impétueuse et douce opère un

enchantement profitable.

D'autant que le nerf et la précision dans des nuances variées et justes du chef Thierry Fisher, conduisent les musiciens à leur meilleur.

L'Orchestre est celui souhaité par le directeur du festival Pierre Bleuse, une pépinière de jeunes pousses déjà aguerries, coachées le temps de leur résidence à Prades, par les sensibilités reconnus et professionnelles des membres avisés du Quintette Klarthe et du Quatuor Dutilleux. Aux côtés de leurs mentors, les jeunes instrumentistes viennent de toute l'Europe ; ils vivent à Prades, une formidable école du respect, du métissage, de la diversité fédérée, constructive, de l'écoute créative...

L'Orchestre du Festival de Prades cohésion stimulante et écoute créative...

Pas facile de réussir une symphonie de Haydn en particulier les mieux élaborées par le maître d'Eisenstadt, soit ce soir la Symphonie n°96 dite « Miracle » : condensé de noblesse, d'élégance, surtout de facétie déjà rossinienne, la 96è est l'une des premières symphonies londoniennes (1791). Thierry Fisher qui fut flûtiste et travailla à Zurich avec Harnoncourt, soigne les détails et les accents, conduisant les instrumentistes dans le sillon de cette excellence dont rêve et que défend Pierre Bleuse.

La route est tracée et les apports déjà visibles... audibles même dans ce bouillonnement maîtrisé dont la vivacité des attaques, l'éruption des tutti n'empêchent pas la délicatesse ni l'extrême raffinement des jeux de timbres comme des dialogues et réponses entre les pupitres.

Dans cette forêt agissante de timbres rayonnants, on détecte et l'infini tendresse de Mozart et l'impétuosité assénée,

presque furieuse de Beethoven. L'acuité et l'intelligence de la direction surprennent, transportent. La caractérisation de chacun des 4 mouvements est un festival d'accents et de nuances contrastés, idéalement réalisés : aucun doute, la 96è mérite bien son titre ; le « miracle » sonore est manifeste, d'une criante vérité.

La concentration des instrumentistes, ce jeu des regards pour calibrer et synchroniser les unissons, les duos complices entre instrumentistes, en particulier dans le 2ème mouvement-menuet, l'exceptionnel oboïste, yeux rivés sur le rythme du premier violon, illustrent idéalement ce travail en coopération, ce miracle offert, produit d'une mécanique humaine à la fois fragile et ce soir, idéalement pilotée. Magnifique instant en conjonction et concertation qui profite à tous les membres d'un orchestre miroitant et unitaire, particulièrement prometteur.

Le soir à partir de 21h30 dans le parc du Château Pams de Prades, « le Club » – soirée d'après concert selon la formule souhaitée par Pierre Bleuse, reçoit cette nuit le guitariste brésilien **Yamandu Costa**.

D'emblée, s'impose le suprême jeu d'une liberté étonnante qui semble fondre dans l'instant du concert, création et improvisation. Le guitariste s'inscrit dans la pure tradition musicale brésilienne [bossa nova, samba style choros... sans omettre tangos, milangas,...] mais aussi compositions personnelles [« la graciosa » ou « sanctuario »] , comme le dernier mouvement de son concerto pour guitare et orchestre récemment créé à San Paolo...

Yamandu Costa, le frisson brésilien

PRADES-YAMANDU-COSTA-Guitare-concert-prades-critique-classiquenews-5aout22

Le guitariste et compositeur brésilien Yamandu Costa enflamme le Club de Prades

Le soliste ajoute aussi le souvenir d'un épisode vécu pendant le confinement ; le rythme de la pièce qui en découle évoque ses 2 enfants qui ne cessaient pas de bondir sur le sofa du salon (!) : un défi digital et une surenchère de rythmes enchaînés qui donnent le vertige.

Sa technicité libre et flamboyante, sa personnalité sur scène aussi, attachante par ses pointes humoristiques, offrent un spectacle total ; la respiration, les phrasés, l'imaginaire généreux sont une source inépuisable d'admiration. La présence de Yamandu Costa à Prades confirme l'éclectisme d'une programmation résolument ouverte, aux filiations plus bénéfiques qu'il n'y paraît : musiques savantes et populaires convergent en réalité dans l'acquisition d'un geste juste. La personnalité de Yamandu Costa, sa délirante technicité, sa souplesse digitale pourraient en apprendre beaucoup aux instrumentistes classiques.

Photos / concert Orchestre du Festival de Prades (concert, répétition) / Pierre Bleuse © H Argence 2022 – Yamandu Costa, Thierry Fisher © Josh Shannon Prades 2022

Samedi 6 août 2022. Eglise de Prades, 19h30. La présence des **AROD** confirme ce point de très haute qualité défendu par **Pierre Bleuse**. A travers le choix de la formation (créée en 2013), c'est toute la tradition chambriste et d'une façon générale, instrumentale, la place des tempéraments de feu, qui est confirmée et mise en avant à Prades selon les critères de la nouvelle programmation artistique. Devant les festivaliers, devant les jeunes musiciens de l'Orchestre du Festival, les 4 solistes du Quatuor Arod offrent une leçon lumineuse, fulgurante, de très haute musicalité ; où la virtuosité et la maîtrise technique autant qu'expressive sont inféodées à la recherche du sens, et dans la réalisation, c'est une quête d'absolu dont l'esthétisme atteint à une spiritualité à 4, qui fascine.

Quatuor Arod : une alchimie sonore

Les 4 instrumentistes du Quatuor Arod dans l'église de Prades

Dans le Quatuor n°19 « Les Dissonances » de Mozart, l'éloquence et le raffinement du style saisissent immédiatement. Finesse du son, subtilité des nuances qui sculpte une virtuosité supérieure, gestes à la fois chorégraphiques et synchrones, ... les Arod ont tout.

Mais ce n'est pas tant l'esthétique jubilatoire de la sonorité collective que l'esprit et l'intention d'un collectif d'une écoute et d'une complicité superlative, qui touche.

Dans cette lecture intérieure, on se surprend à (re)découvrir des éclairs schubertiens chez un Mozart touché par la grâce, entre la vibration de la fragilité et l'appel vers une tendresse secrète, fraternelle, aux accents mélancoliques.

Bartok (Quatuor n°1) frappe par l'urgence et une inquiétude indéfinissable qui étire la texture. La tension ultime s'allie avec des séquences intérieures et méditative d'une profondeur bouleversante ; et ce sont souvent des pauses et respirations ressenties au profond de l'âme qui soudainement indiquent de nouvelles directions et de nouveaux mondes. Des sursauts surprenants, des respirations et des silences d'une profondeur vertigineuse structurent un quatuor marquant par sa tension continue, dont le fil se conclut en une course qui se fait transe hallucinée.

Enfin leur Beethoven (Quatuor opus 95) s'inscrit dans une lutte et un absolu viscéralement et âprement défendus. Les Arod convoquent ce Beethoven, ardent et visionnaire, aux fulgurances extrêmes qui expriment cette quête d'un dépassement permanent. Ces faiseurs et orfèvres surclassent tout ce que l'on a coutume d'écouter en concert : la précision, la virtuosité, la justesse des accents, le naturel et la fluidité, surtout ce jeu collectif d'une évidente complicité.

L'imagination, la spiritualité jaillissent dans cette immersion sonore d'une beauté et d'une sincérité étonnantes. L'esprit de Casals a été ressuscité manifestement dans un lieu emblématique du festival que le violoncelliste a fondé et marqué de son aura admirable. En hommage au Fondateur devenu catalan, les Arod jouent en bis la transcription d'un choral de JS Bach, compositeur joué par Casals ici même. La boucle est bouclée. Et dans ce geste d'une grâce admirable, les valeurs que la musique envisage, se concrétisent à nouveau. Soirée inoubliable comme celle qui s'est tenue la veille, à Saint-Michel de Cuxa (Codalet), où brillaient feux et accents maîtrisés de l'Orchestre du Festival.

CRITIQUE, festivals 2022. [Prades, festival Pablo Casals](#), les 5
et 6 août 2022

Précédent programme événement élu coup de cœur, CLIC de
classiquenews :

Concert inaugural de La Seine Musicale...



France Musique. Le 22 avril 2017, 20h. En direct, le concert inaugural de la Seine Musicale (92). Programme festif et grand public comprenant Mozart, Berlioz, Weber et Beethoven, par Insula Orchestra, ensemble sur instruments d'époque, créé / dirigé par **Laurence Equilbey (direction)**. Artistes invités : Sandrine Piau, soprano. Florian Sempey, baryton.

Stanislas de Barbeyrac, ténor... Programme présenté pour l'inauguration de la Seine Musicale, nouveau site dédié à toutes les musiques dont le classique, les 22 et 23 avril 2017 (lire détail des horaires et des programmes, ci après).

Hauts de Seine (92). Inauguration de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril 2017. C'est l'événement musical de ce printemps 2017, l'inauguration de la nouvelle cité musicale sur la Seine, produite par le Conseil Général des Hauts de Seine (92) : **la Seine musicale**. Dans l'Ouest parisien, situé sur l'île Seguin à Boulogne-Billancourt, le nouvel équipement flambant neuf (35 500 m2) sera inauguré au cours de 4 journées de Portes Ouvertes (du 18 au 21 avril), puis d'une programmation musicale spéciale, le 22 avril 2017. Soit une semaine festive à la découverte du lieu, puis soirée d'accomplissement musical pour tous les publics.

**4 JOURS DE PORTES OUVERTES
GRANDE SOIREE INAUGURALE**

LA SEINE MUSICALE : LES HAUTS DE SEINE MISENT TOUT SUR LA MUSIQUE

Cycle inaugural du 18 au 23 avril 2017



Pendant les 4 jours Portes Ouvertes, sont proposés aux visiteurs: concerts, visites du bâtiment, shows cases (avec notamment mardi 18 avril le premier concert de la Maîtrise des Hauts-de-Seine, dirigée par Gaël Darchen ; puis vendredi 21 avril un concert de Bob Dylan).

Le 22 avril, grande affiche inaugurale, le soir : à l'Auditorium, le premier concert d'Insula orchestra,

orchestre en résidence dirigé par Laurence Equilbey, propose un programme inédit avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven avec des artistes invités tel la soprano Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, – programme mis en scène par Olivier Fredj et Superbien.

Dans la Grande Seine, The Avenir, héritier de la French touch, mariant les genres, présente son live. Le concert sera suivi des laborantins électro pop The Shoes pour un DJ set qui promet d'électrifier le dance floor de la Seine Musicale.

La Seine Musicale, s'affirme tel le phare de la politique culturelle du Conseil départemental des Hauts-de-Seine ; le site sur la pointe aval de l'île Seguin, accueille ainsi **un auditorium de 1150** places principalement pour la musique classique, une salle de 4 000 à 6 000 places appelée **la Grande Seine**, un pôle de répétition et d'enregistrement, des lieux de réception destinés aux entreprises, des commerces, un jardin sur le toit de plus de 7 200 m². Outre des équipements culturels destinés à faire rayonner la musique, toutes les musiques à l'attention de tous les publics, la Seine musicale est aussi un nouveau joyau architectural qui devrait devenir par la richesse et la diversité des propositions culturelles, un lieu de vie d'une grande importance, diffusant la nécessité de la culture dans le grand Ouest parisien. Il est à parier que nombre de mélomanes aujourd'hui habitués à rejoindre Paris intramuros pour écouter la musique et vivre leur passion musicale, modifieront leurs habitudes et se rendront désormais sur l'Île Seguin, dans l'Ouest de Paris. [EN LIRE + sur la Seine musicale](#)

Semaine inaugurale de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril

2017. Soirée musicale le 22 avril 2017.

INFORMATIONS ET RESERVATIONS

www.laseinemusicale.com

La Seine Musicale

Ile Seguin

92100 Boulogne-Billancourt



SAMEDI 22 AVRIL 2017
Concert d'inauguration

Inauguration de la Seine Musicale par Patrick Devedjian,
Député et Président du Conseil départemental des Hauts-de-
Seine.

• 20h

Concert d'Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l'Auditorium. Programme surprise avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven interprétées par des artistes français tels que la soprano mozartienne Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, (programme repris le dimanche 23 avril après-midi à 16h).

Réservations : www.laseinemusicale.com

• **21h30**

Concert électro dans la Grande Seine
The Avenir, héritier de la French touch mariant les genres, présentera son live. Le concert est suivi des laborantins electro pop The Shoes pour un DJ set qui électrisera le dance floor de la Seine Musicale !

[Réservations : www.laseinemusicale.com](http://www.laseinemusicale.com)

DIMANCHE 23 AVRIL

16h

Concert d'Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l'Auditorium
Deuxième représentation du concert d'inauguration.

[Réservations : www.laseinemusicale.com](http://www.laseinemusicale.com)

Plus d'informations sur :
www.laseinemusicale.com
www.hauts-de-seine.fr

ALLER SUR L'ÎLE SEGUIN : EN TRANSPORTS

La Seine Musicale
1, Île Seguin
92100 Boulogne-Billancourt

T2 Brimborion
RER C Issy
M9 Pont de Sèvres ou Billancourt

Compte rendu, concert. Le Puy en Velay, Théâtre, le 31 mars 2017. Rameau, CPE Bach, Dauvergne, ... Orchestre d'Auvergne. Bruno Procopio, direction

Compte rendu, concert. Le Puy en Velay, Théâtre, le 31 mars 2017. Rameau, CPE Bach, Dauvergne, ... Orchestre d'Auvergne. Bruno Procopio, direction. Bruno Procopio a la quarantaine florissante : une autorité libre et



généreuse, une acuité dans le geste qui allie précision et fluidité. Pilotant pour la seconde fois et dans le même programme, les cordes virtuoses de l'Orchestre d'Auvergne, le jeune maestro transatlantique ([VOIR notre portrait vidéo de Bruno Procopio, maestro transatlantique, de Rio à Paris](#)), réussit là encore l'équation instruments modernes et partitions Baroques et préromantiques ; avec une constance inspirée, le jeune maestro conduit une collection de pièces puissamment caractérisées, de Rameau (qu'il connaît comme personne) à Mozart, sans omettre le second fils Bach, CPE Carl Philipp Emanuel, et compositeur local, – suiveur de Rameau et injustement célébré y compris dans son territoire : l'immense autant que méconnu, Antoine Dauvergne.

L'ECOLE DU DEPASSEMENT... Les défis du programme engagent tout l'orchestre, qui sur instruments modernes, résout toutes les problématiques, techniques, sonores, esthétiques propre aux Baroques du XVIII^e, française et germaniques. L'agilité et la précision, l'écoute collective surtout pour les unissons (redoutablement virtuoses chez CPE, aux côtés de ses ruptures rythmiques et harmoniques) offrent aux instrumentistes auvergnats regroupés autour du clavecin sur lequel joue et dirige Bruno Procopio, une nouvelle expérience dans leur déjà riche histoire musicale. La phalange basée à Clermont-Ferrand, habituellement dirigée par la catalan Roberto Forés Veses, affirme depuis plusieurs années, une audace sûre qui a su conquérir l'enthousiasme des publics sur le territoire comme à l'international (tournée au Brésil en avril 2016, par exemple) : ce sont des tempéraments et partenaires, d'une complicité explicite, qui aiment visiblement le jeu collectif, et (re)découvrent sous la direction du jeune chef invité, Bruno Procopio, les spécificité du langage baroque, celui incroyablement original et raffiné de Rameau ; celui plus dramatique encore et très caractérisé du préromantique Carl Philipp Emanuel Bach ; celui enfin aussi volubile et profond de Mozart. Quelle pertinence de jouer les Symphonies de CPE puis le Divertimento du Salzbourgeois; les musiciens nous font revivre l'évolution du langage orchestral à la fin du XVIII^e : de ce classicisme « Empfindsamkeit » (sensibilité), ciselé par CPE, au préromantisme mozartien, tel qu'il s'impose par sa profondeur et l'infini des phrasés, creusés jusqu'à dévoiler le tréfonds de l'âme ; et soudain, dans cette éloquence dramatique parfois électrique, s'insinue une profondeur et une gravité qui n'appartiennent qu'au divin Wolfgang. A la motricité éloquente, les musiciens ajoutent l'élégance et la finesse.



Toujours soucieux des équilibres entre pupitres, Bruno Procopio ce soir, pense l'orchestre comme une formidable opéra instrumental dans un espace intime, à l'affût de l'arête expressive comme du souffle collectif ; le maestro sculpte le son que filent les cordes ardentes de l'Orchestre d'Auvergne ; dans l'acoustique sèche et très analytique du superbe Théâtre

du Puy en Velay, chef et instrumentistes atteignent des prodiges de vitalité chambriste ; une leçon d'incisivité palpitante où l'orchestre vibre et résonne comme un seul cœur. Le détail et l'allant, la clarté et l'émotion, écartant froideur et démonstration, la complicité du chef claveciniste et des cordes se révèlent déterminants dans les deux premières **Symphonies de CPE Bach** ; d'autant qu'auparavant, les seules cordes ont su relever les défis de **la Suite de Castor et Pollux de Rameau** (désormais le cheval de bataille des programmes orchestraux défendus par Bruno Procopio), dessinant avec une finesse nostalgique pleine d'élégance, l'arche chorégraphique de la Chaconne finale, sans bois ni vents (un défi quand on sait la science de la couleur chez le Dijonais). Orfèvre du timbre, dans un spectre où seules pourtant règne l'empire des cordes, Bruno Procopio affirme toujours une énergie nuancée, à l'écoute des mille accents contenus dans chaque partition. Habile concepteur, grâce à une sélection d'oeuvres qui se font résonance – permettant à l'enfant du terroir, **Antoine Dauvergne** de retrouver sa brillance originelle et sa vitalité et dramatique et chorégraphique, le jeune maestro franco-brésilien sait électriser le bouillonnant collectif. Il saisit tout ce que lui offre les instrumentistes de l'Orchestre Dauvergne, polissant chaque nuance, détaillant chaque arête expressive, en un feu d'artifice riche en

panache, en contrastes, en élégance. Remarquable programme, d'une irrésistible tension.

Compte rendu, concert. Le Puy en Velay, Théâtre, le 31 mars 2017. Concert de musique baroque XVIII^e, française et germanique : Rameau, CPE Bach, Dauvergne, Mozart. Orchestre d'Auvergne. Bruno Procopio, direction.

LIRE aussi notre [présentation du concert Rameau, CPE BACH, Dauvergne et Mozart par Bruno Procopio et l'Orchestre d'Auvergne](#)

CD, lire aussi notre critique complète du [cd Sérénade de Tchaikovsky par l'Orchestre D'Auvergne \(Roberto Forés Veses, direction\)](#).

Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 18 mars 2017. Francesconi : Trompe-la-Mort, 2017 : Cassiers, Mälkki

Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, samedi 18 mars 2017. Francesconi : Trompe-la-Mort, création : Cassiers / Mälkki. BALZAC SUR LES RAILS LYRIQUES. Répondant à la commande de l'Opéra national de Paris, Luca Francesconi signe un nouvel opéra d'une cohérence indiscutable qui confronté à sa source balzacienne, relève les défis de la mise en forme et de la

transposition des sujets et thématiques littéraires pourtant si délicats. Le passage du roman à l'opéra est d'autant mieux réalisé que le compositeur milanais né en 1956, écrit aussi le livret de son drame lyrique : il en découle, grâce à la fusion paroles et musique, conçue d'une seule main, dans la succession des épisodes, un rythme fluide, hautement contrasté, des situations qui dessinent les profils psychologiques et cisèlent leurs intentions souterraines.



En outre la construction de l'opéra est l'une des plus abouties qui soient, alternant les quatre « différents » niveaux, soit les quatre milieux sociaux et politiques que Francesconi décrit scrupuleusement, sur les traces d'un Balzac d'une finesse critique mordante... et parodique. Car le propos de l'opéra est politique et dénonce comme Balzac le développe

dans la *Comédie Humaine*, les travers les plus ignobles mais si ordinaires du genre humain : la corruption, la vénalité, la déloyauté, l'exploitation et la manipulation, la haine – ce dernier terme est même explicitement prononcé dans le dernier tableau, finale à la fois terrifiant et spectaculaire où le demiurge caché, Herrera / Colin, protagoniste de l'action et qui lui donne son titre, dévoile la clé qui lui permet de régner sur l'humanité partout et de tout temps : « « je règnerai toujours sur ce monde, qui depuis vingt-cinq ans m'obéit. Allons, la haine fait vivre ! Qu'on travaille. ». Ainsi rayonne, glaçants, les ultimes mots d'un opéra mémorable. Un accomplissement puissant et juste dont l'actualité des termes et des vilénies dénoncées est en résonance avec notre actualité. Jamais nos sociétés dites démocratiques n'ont autant souffert d'un manque d'intégrité morale et de justice sociale.

**Pari réussi pour Luca Francesconi
son nouvel opéra Trompe-la-mort, d'après Balzac est un
spectacle fort et très juste**

La grande machine des turpitudes



Sur le plan musical, les amateurs d'opéras retrouveront un vocabulaire déjà connu, qui enchaîne les duos (courts incisifs et régulièrement intégrés, entre Herrera et sa créature Lucien), scène collective (qui défile comme une fresque décorative et superficielle, miroir de l'hypocrisie sociale, ici le « niveau 1 »), solos touchants (réservés à ceux qui trop faibles sont broyés par l'exploitation et l'humiliation : soit Lucien et Esther) ; Francesconi n'omet pas non plus, afin d'alléger la tension de cette satire cinglante, de purs moments bouffons : le trio des espions, le personnage père-vulgaire-cochon de Nucingen (malgré ses millions)... comme l'entremetteuse et femme de mains, « Asie », complice d'Herrera, vraie tenancière fantasque, délurée, tyrannique, sorte de Madame Claude hystérique, marchandant les faveurs de la courtisane Esther auprès du banquier Nucingen...

Sous la direction précise de **Susanna Mälkki**, l'Orchestre national de l'Opéra de Paris réalise une performance délectable, rendant compte d'une écriture qui sait instaurer un climat, nourrir détente et tension selon les enjeux de chaque scène. De ce point de vue, la fosse exprime par le raffinement des timbres – instruments où se mêlent les voix

dès le début et à la fin du drame, les intrigues qui pilotent le monde, c'est à dire les rouages et les machineries implicites qui animent l'ignoble société humaine où priment sur toute valeur morale, l'argent, l'orgueil, le sexe, la corruption. Balzac analyse les sources d'une probable et inéluctable implosion sociale : l'immoralité et la barbarie ordinaire. Sur ce constat qui jouit des stridences sonores (nombreuses percussions à la clé), le compositeur tisse aussi de superbes tableaux plus introspectifs (les deux arias des deux victimes de cette grande machine broyeuse : Lucien le manipulé ... par Herrera; Esther la violée... par Nucingen). Même dans la seconde partie, et quasiment en fin d'action, la Sérisy criant, suppliant Lucien (qui est déjà mort) a des accents bouleversants (au point que l'on se dit que le jeune homme suicidé ne sera peut-être pas mort pour rien, suscitant dans l'esprit de celle qui en était éprise, un sentiment nouveau de soudaine compassion ?).

Le « niveau 3 » qui est celui qui récapitule régulièrement la rencontre entre le machiavélique et sa proie manipulée (Herrera / Lucien) produit une scansion fugace, saisissante, révélant à chaque apparition comme un monstre à 2 têtes : la « bête » à 2 visages qui entend par vengeance, régner sur cette arène honteuse. La tension va grandissante, jusqu'au dernier tableau, – quand le « niveau 4 », souterrain et qui cite les tréfonds de l'Opéra Garnier lui-même, se hisse à hauteur de scène, dévoilant en une dernière révélation, qui vaut résolution, tous les secrets et les machinations tues : les juges sont compromis et avec eux, sous la menace de scandales à venir, tout le système social vacille dans l'immoralité et l'injustice. Ici, l'opéra tend le miroir au spectateur et lui renvoie son vrai visage, celui d'un être emprisonné dans une vaste machine immorale.

Sans entracte, durant deux heures, l'expérience est prenante et l'enseignement décisif. A croire que Balzac avait tout compris de la nature humaine. Ici, les héros sont des

« zéros », numéros à négocier ; ici, il n'est pas d'opinions mais des « intérêts » ; et tout un chacun attend passivement, fatalement, que le diable passe car tous ont vendu leur âme. Ici, les jeunes inexpérimentés, encore plein d'espoir / d'amour sont ... suicidaires (Esther la courtisane, et Lucien qui l'était déjà, dès l'origine, dès sa rencontre première avec Herrera) ; les aristocrates sont compromis, impuissants en proie à la concupiscence (Nucingen) ou la folie (Sérisy) ; les juges, pourris, corrompus (Grandville). Le livret nourrit la violence tendue que projette la très efficace musique de Francesconi : *« Les voilà donc, ces gens qui décident de nos destinées et de celles des peuples. Un soupir poussé de travers pa rune femelle leur retourne l'intelligence comme un gant. Une jupe mise un peu plus haut, ou bas, et ils courent par tout Paris au désespoir. »*, proclame incisif, implacable, et si juste, Collin / Trompe-la-Mort.



LES CHANTEURS. Reste la figure axiale et omniprésente du (faux) prêtre Herrera, c'est à dire Jacques Collin ou Trompe-la-Mort : **Laurent Naouri époustoufle dans un rôle qui renouvelle la tradition des emplois pour**

barytons méphistophéliens. Fantastique, romantique, picaresque, le formidable chanteur-acteur incarne l'un de ses personnages les plus saisissants : il y a de l'amertume et de la désillusion dans ce père manipulateur et de l'amour aussi, pour sa créature, Lucien, qu'il a aimé sincèrement. Ses airs machiavéliques quand il siffle son cynisme acerbe ; sa silhouette aiguë, souple, mordante, jusqu'à sa transformation première et en grand écran, au début du spectacle, lui donnent une stature faustéenne, visionnaire, prophétique qui a tout

sondé dans le cœur de l'homme. Chez lui aussi coulent les larmes d'une âme fatiguée par ses métamorphoses multiples et successives (l'opéra d'ailleurs s'ouvre sur l'une d'elle) ; Trompe-la-mort a aussi un air d'Emilia Marty dans *L'Affaire Makropoulos* de Janacek, mais au masculin : Trompe-la-mort connaît tout des turpitudes humaines mais il s'accroche pourtant encore et encore, comme s'il avait l'espérance à chaque expérience nouvelle, qu'un miracle soit possible et que l'homme parvienne à se sauver de lui-même. Cet amour, cette espérance se lit dans le jeu du chanteur et finit par le rendre positif.



Aux côtés du baryton captivant (dont on apprécie aussi l'art subtil de l'accentuation hispanique puisque dans le travestissement qui le camoufle, il arbore l'identité de l'abbé Carlos Herrera-, saluons la performance du jeune ténor **Cyrille**

Dubois (jusque là surtout remarqué pour ses emplois baroques), dont le Lucien de Rubimpré, ardent, vaillant, juvénile, contraste idéalement avec son mentor diabolique Herrera. L'Esther de **Julie Fuchs** (dite « la torpille ») touche en particulier dans son dernier air, en bord de scène à cour (après son suicide) ; le fabuleux Nucingen, hagard et babillant, gras et benet de **Marc Labonnette** ; la suave **Chiara Skerath** en Clotilde de Grandlieu ; le trio des espions, d'une impeccable drôlerie (Contenson / Peyrade / Corentin : **Laurent Alvaro / François Piolino / Rodolphe Briand**). Moins convaincants, soit qu'ils soient inintelligibles ou d'un format vocal trop petit vis à vis de l'orchestre : Béatrice Uria-Monzon (la Comtesse de Sérizy, au jeu caricatural), ou Philippe Talbot qui fait un Rastignac en rien conquérant ni

éclatant aux aigus tirés, tendus, étriqués, perdu dans l'espace pourtant réduit de Garnier). Dans l'ultime scène où l'escroc magnifique (Herrera / Trompe-la-mort) retourne le juge, **Christian Helmer** (Grandville) affirme une autorité sobre, elle aussi très convaincante. Opéra réussi et spectacle visuellement léché, froid sans être glaçant. [A voir absolument au Palais Garnier à Paris, les 25, 30 mars puis 2 et 5 avril 2017.](#) Qui a dit que l'opéra contemporain était inaccessible et conceptuel ? Rien de tel ici, bien au contraire. Spectacle lyrique « **CLIC** » de **CLASSIQUENEWS**

Illustrations : © *Kurt Van Der Elst / Opéra national de Paris*

REPORTAGE VIDEO : Michel Legrand, ses 2 Concertos pour violoncelle et pour piano (mars 2017)

REPORTAGE VIDEO : Les 2 Concertos pour orchestre de MICHEL LEGRAND. Les Deux Concertos de Michel Legrand (parution chez SONY classical, le 10 mars 2017). A 85 ans, le bouillonnant orchestrateur (né en 1932), puis compositeur pour le cinéma s'offre une nouvelle jeunesse en livrant ce 10 mars 2017 chez Sony classical, ses deux Concertos inédits : pour piano qu'il joue lui-même (après une série de sessions d'enregistrement réalisées à Paris fin 2016) et pour violoncelle (composé en 2012), ici joué par son commanditaire, le violoncelliste Henri Demarquette. L'étudiant en piano de Lucette Descaves et en composition de Nadia Boulanger, retrouve la veine classique, inscrivant à son catalogue dominée par les musiques de films, deux partitions à la fois raffinée et efficaces. Toujours à l'ombre des grands réalisateurs au grand écran, voici l'aplomb du compositeur qui occupe la pleine affiche, affirmant la seule musique comme emblème de sa fabuleuse inspiration. Flamboyante, lyrique, et poétique, l'écriture de ce conteur né est ici servie par l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par Mikko Franck. On peut difficilement rêver mieux. Grande critique sur classiquenews.com, le 10 mars 2017, jour de la parution de ce cd événement. REPORTAGE VIDEO © studio CLASSIQUENEWS – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM / prochaine critique complète à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com



ENTRETIEN exclusif avec Michel Legrand, à propos de ses deux nouveaux Concertos avec orchestre... Enthousiaste, inspiré, énergique, le compositeur pour le cinéma s'offre une belle nouvelle carrière comme compositeur classique...



**CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS
2022. Musique et MÉMOIRE,
ACTES I et II, les 16,17 et
18 juillet 2022. A NOCTE
TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN.**



Fleuron des festivals d'été en Franche-Comté, **MUSIQUE & MÉMOIRE** poursuit son compagnonnage artistique en réservant une résidence de 3 années aux ensembles retenus. Cette année, c'est la 2ème session pour l'ensemble sur instruments

historiques, « **a nocte temporis** », collectif fondé /dirigé par le ténor lyrique **Reinoud van Mechelen** en complicité étroite avec la flûtiste **Anna Besson** [qui est aussi sa compagne hors scène]. Temps forts de leur travail 2022 dans les Vosges du Sud, deux programmes qui soulignent ce qu'un chanteur d'opéra peut apporter à l'expérience du concert baroque : l'audace dramatique et scénique, un choix de pièces originales permis par le goût du chanteur.

Musique & Mémoire

L'enchantement estival dans les VOSGES DU SUD...



Samedi 16 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. D'abord évocation du soliste favori de Rameau, **Pierre de Jéliote**, haute contre d'exception capable d'une agilité fulgurante pour les rôles taillés pour lui par l'illustre Dijonais, Platée en tête. Le ténor a la puissance, de somptueux aigus et une attention au texte, particulièrement convaincants. Son expérience de la scène et des productions d'opéras lui assure un métier solide, une présence naturelle, qui transmet aux instrumentistes ce goût de l'incarnation, qui assume aussi crânement la direction de l'orchestre : le geste qui a mesuré (et souvent éprouvé sur les planches), les enjeux dramatiques de chaque situation ainsi incarnée, inspire et pilote d'autant mieux, chaque musicien ; le temps de ce concert, l'église de Luxeuil s'est converti en temple lyrique, de quoi transférer la fièvre de la scène sur les planches vosgiennes.



Le parcours retrace les temps forts de la carrière de Jéliote à l'Opéra : d'abord, au commencement, Suivant de l'Amour dans Hippolyte (1733) ; puis les premiers rôles (« Lieux funeste » de Dardanus ; surtout Platée, d'un délire comique inénarrable dont le « Que ce Séjour est agréable » contraste à propos avec la précédent Dardanus...), Castor (« Séjour de l'éternelle paix »), sans omettre, le sublime air d'Abaris des Boréades (« Charmes trop dangereux / Que l'amour embellit la vie »)... La valeur du cycle d'extraits lyriques est de compléter ce florilège Rameau, de séquences complémentaires, tels Daphnis et Alcimadure de Mondonville (air de Daphnis, chanté en languedocien), ou le très séduisant air d'Isménias « Pourquoi cruel amour t'opposer à ma gloire » d'Ismée et Isménias de JB de La Borde... Le curieux ou l'amateur pourra revivre le contenu de ce concert grâce au cd déjà paru chez Alpha (« Jéliote, Haute-contre de Rameau »). On ne saurait disposer d'un hommage mieux conçu.

Dimanche 17 juillet 2022, CORRAVILLIERS, église Saint-Jean Baptiste. Un même engagement, généreux et précis dans le choix des airs, s'affirme dans le programme constitué d'extraits de cantates de JS Bach, donné le lendemain à Corravillers. Sens du texte et articulation là encore construisent et jalonnent l'action fervente du croyant, qu'il soit submergé par l'inquiétude (« Erbarme dich! » / BWV 55) ou caressé bienheureux par la grâce de Dieu ; l'air de Simeon (« Ich habe genug » / BWV 82) totalise et exacerbe le sentiment de plénitude comme d'accomplissement et de contentement dans le parcours spirituel. Le soliste a manifestement choisi chaque air avec un goût sûr et une belle intelligence dans leurs enchaînements. L'arche tendue est jalonnée de stations vocales les unes plus ardentes et intenses que les autres avec toujours la facilité des aigus, la projection naturelle sur toute la tessiture qui transporte. Le programme est d'autant mieux connu qu'il a déjà été enregistré et publié lui aussi, soulignant ce geste lyrique et cette sûreté vocale qui singularisent aujourd'hui le ténor flamand. A ses côtés, la flûte ciselée d'Anna Besson, comme le hautbois rayonnant de Benoît Laurent apportent leur couleur et leur virtuosité, tout en complicité.

Lundi 18 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. Chaque édition de Musique & Mémoire comprend un ou plusieurs concerts qui mettent en scène, l'orgue ; à l'heure où il devient de plus en plus rare d'écouter les pièces du répertoire, comme de mesurer les ressources expressives de tel clavier historique, la programmation conçue par **Fabrice Creux** sait rappeler nos fondamentaux. Le concert qui fait résonner (et chanter) l'orgue XVII^e de la Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul, son

buffet et le cul de lampe, récemment restaurés, relève de cette action profitable.

C'est en définitive un récital attendu, permettant de goûter dans sa plénitude plurielle, la palette sonore et expressive du grand orgue de Luxeuil-les-Bains, perles baroques du territoire. En particulier sous les doigts, plus qu'agiles du jeune organiste **Emmanuel Arakelian**, soucieux de faire chanter et même danser le sublime orgue historique basilical.



Pendant le concert, l'auditeur a tout loisir d'analyser les maints détails exceptionnels de la sculpture qui orne son buffet (daté entre 1615 et 1685, porté par un atlas dans sa partie basse, et par 4 atlantes), tout autour des 3 médaillons

traités en bas relief et représentant, la remise des clés à Saint-Pierre, mais aussi Cécile, patronne des musiciens, une Cécile organiste...enfin David Harpiste...

Dans un programme complet célébrant les auteurs du XVIIème, de TITELOUZE à de GRIGNY, sans omettre GUILAIN qui serait probablement Marchand lui-même, l'organiste exploite avec un sens très personnel des étagements, de l'architecture, des couleurs et dans des registrations personnelles, les immenses possibilités de l'instrument restauré par Jean Deloye, présent parmi l'auditoire.

Le jeu fait valoir le caractère opératique et dansant des pièces françaises avec chez GRIGNY, ce sens de la majesté sonore idéalement « Grand Siècle ». Pour clore ce récital qui rappelle combien Musique et Mémoire a raison de programmer le répertoire baroque d'orgue, Emmanuel Arakelian, qui a été récemment nommé (2019) organiste titulaire (par quart) de l'orgue historique de la Basilique Saint Maximin La Sainte-Baume, offre une transcription saisissante de la chaconne des Indes Galantes, belle évocation du génie français des Lumières [lui qui fut organiste sans laissé de partitions autographes pour l'instrument], dont l'écriture à la fois claire et vive, est une apothéose idéale, inventive et lumineuse, un feu d'artifice qui réveille et électrise au delà des attentes, l'orgue impressionnant de Luxeuil.

CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS 2022. Musique et MÉMOIRE, ACTES I et II, les 16,17 et 18 juillet 2022. A NOCTE TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN. Photos / Festival Musique & Mémoire 2022, DR



Exposition du pays de la capitale - Paris et ses environs - Espace d'histoire - 100 ans du Sud

Précédent programme élu CLIC de CLASSIQUENEWS :

France Musique. Journée Rolando Villazon, dimanche 26 mars 2017, 9h puis 20h. SECONDE CARRIERE... Après un début de carrière intense et éreintant, dédié principalement au grand répertoire lyrique verdien (Manrico du Trouvère, Rodolfo de La Traviata, le Duc de Rigoletto, ...) et puccinien (Rodolfo de la Bohème), sans omettre Nemorino de l'Elixir d'amor de Donizetti (un rôle toujours défendu avec ardeur et sincérité), le ténor franco mexicain à l'ascension fulgurante, Rolando Villazon, aura appris récemment les vertus du chant classique (mozartien) et baroque (Monteverdi et Cavalli). Voilà plus de 10 ans, il découvrait avec Emmanuel Haim (2006), au fil de disque et de programme savamment construit, la langue sensuelle et expressive du premier bel canto, celui ciselé par

l'inventeur de l'opéra Monteverdi. A lui, les Orfeo et Ulysse, mais aussi Testo du Combattimento : l'art de dire et de nuancer allait être un remède restructeur pour une voix fatiguée. En acclimatant sa puissance naturelle au service de la mesure et d'un chant plus nuancé et proche de la parole, le chanteur allait trouver les fondements d'une nouvelle carrière. Exit le vibrato continu, le jeu parfois surexposé voire surexpressif. Une nouvelle intériorité, ample et profonde, chaude et articulée a surgi, quand beaucoup parmi ses confrères (et consœurs), s'étant brûlé la voix, ne peuvent plus prétendre à une seconde chance. Chaque été depuis 4 ans, le ténor s'implique aux côtés du chef Nézet-Séguin, dans une intégrale réunissant les plus grands opéras de Mozart, en version de concert à Baden, enregistrés live pour Deutsche Grammophon : si Così était un peu faible, les Noces puis l'Enlèvement (Belmonte) ont nettement affirmé la valeur d'un chant reconstruit, plus stable, sûr, rond sur toute la tessiture...

La journée que lui dédie France Musique ce 26 mars 2017, souligne les apports d'un revirement intelligent et bénéfique pour une voix qui s'était perdue à force d'engagements. Le corps a ses raisons que l'esprit tend à ignorer : combien de chanteurs, surtout au début de leur carrière, acceptent les rôles et les enchaînent afin d'affirmer leur place sur un marché de plus en plus concurrentiel. Pourtant les belles voix capables de nuances dramatiques restent rares. Et l'art, si précieux, avance et murit à son propre rythme. Lenteur de l'excellence ; précipitation de notre époque.



ROLANDO, NOUVEL ULYSSE ? Point fort de cette journée Rolando Villazon sur France Musique : le soir du 26 mars 2017 à 20h : Ulysse, précisément, Il ritorno d'Ulysse in patria de Monteverdi, dramma in musica

créé à Venise au Teatro San Giovanni e Paolo en 1640 ou 1641, soit avant le dernier chef d'oeuvre, L'Incoronazione di Poppea. L'ouvrage est contemporain de La Didone de Cavalli, élève de Monteverdi. Ainsi le début des années 1640 marque l'âge d'or de l'opéra vénitien. Le librettiste Giacomo Badoaro s'intéresse particulièrement à la figure du héros grec parti faire la guerre de Troie, puis éreinté par un voyage de retour périlleux (confronté au chant des sirènes, en proie au doute et à l'angoisse permanente sur sa destinée et sa légitime prétention au bonheur...). Après Monteverdi, dans le Retour, Badoaro poursuit son portrait ulyssien, pour Saccati dans un nouvel opéra Ulysse errante, précisant le profil d'un voyageur opiniâtre, déterminé, prêt à prendre des risques pour connaître le danger ; Ulysse ne connaît pas la peur... une préfiguration du héros wagnérien (Siegfried), un frère spirituel pour Oreste, dont le courage et la résistance aux épreuves forcent l'admiration. Contre Ulysse se dresse la parti de Neptune, mais Minerve veille au salut et à l'intégrité du héros souhaitant retrouver à Ithaque, son épouse Pénélope et leur fils, Télémaque, que harcèlent les prétendants, soucieux de tourner la page et épousant celle qui depuis le départ du héros à la guerre, est restée la Reine d'Ithaque. Tout le génie de Monteverdi dans son opéra est de concilier la profondeur expressive du personnage central d'Ulysse, mais aussi de satisfaire à la nouvelle mode de l'opéra payant, loisir majeur de la Cité République, où tout un chacun depuis l'inauguration du premier opéra public, le San Cassiano en 1637, soit 3 années seulement avant l'Ulysse de Monteverdi, achète son billet pour être diverti et ébloui (actions spectaculaires, délire comique, voir ici le goinfre Iro..., machineries et transformations à l'appui...). Il en résulte un nouveau drame lyrique, à plusieurs personnages (jusqu'à une vingtaine), peu de chœurs, des situations théâtrales qui mettent en avant le texte, sur un continuo resserré à quelques instruments... En diffusant la prise de rôle de Rolando Villazon, Ulysse prometteur, France Musique

souligne l'évolution notable dans la carrière du ténor au charme international. A noter dans la distribution, le ténor Mathias Vidal, excellent diseur et acteur, dans le rôle de Télémaque, le fils d'Ulysse.



France Musique, journée Rolando Villazón, dimanche 26 mars à 9h et à 20h. Le ténor franco-mexicain est à l'honneur des ondes radiophoniques, pour 2 rvs sur France Musique.

> À 9h : PLATEAU, talk show. Musique émoi / Elsa Boublil : Les Métamorphoses de Rolando Villazón. Rolando Villazon partage deux heures d'antenne hautes en couleur, s'interrogeant pour cette nouvelle rencontre sur le thème de la métamorphose : comment transcender sa propre identité, son image et sa manière d'envisager l'art ? Pour répondre à cette question, Rolando Villazón s'est entouré de nombreux artistes reconnus pour avoir mêlé répertoires et genres...

Avec :

Emmanuelle Haïm et quelques instrumentistes du Concert d'Astrée; Emiliano Gonzalez Toro (ténor); Julie Fuchs (soprano); Sonia Wieder-Atherton (violoncelle); Simon Ghraichy (piano); Pablo Marquez (guitare); ...

>> À 20h : OPERA. En clôture de cette journée, place à l'opéra avec la diffusion du Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi, enregistré le 28 Février 2017 à PARIS, au TCE.

Le Concert de 20h : Le Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi Opéra enregistré

Rolando Villazón : Soliste, Ulysse, Ténor

Magdalena Kozena : Soliste, Pénélope, Mezzo-soprano

Katherine Watson : Interprète, Junon, Soprano

Kresimir Spicer : Interprète, Eumée, Ténor

Anne Catherine Gillet : Interprète, L'Amour / Minerve, Soprano

Isabelle Druet : Interprète, La Fortune / Mélantho, Mezzo-

soprano
Maarten Engeltjes : Interprète, La Fragilité humaine /
Pisandre, Contre-ténor
Callum Thorpe : Interprète, Le Temps / Antinoüs, Baryton-basse
(voix)
Lothar Odinius : Interprète, Jupiter / Amphinome, Ténor
Jean Teitgen : Interprète, Neptune, Baryton (voix)
Mathias Vidal : Interprète, Télémaque, Ténor
Emiliano Gonzales Toro : Interprète, Eurymaque, Ténor
Jörg Schneider : Interprète, Irus, Ténor
Elodie Mechain : Interprète, Euryclée, Alto (voix)
Le Concert d'Astrée : Choeur
Emmanuelle Haïm : Chef d'orchestre

**Compte-rendu, concert.
Angers, Centre de congrès, le
5 mars 2017. Paris à l'époque
des Lumières : Rameau,
Mozart, Gossec. ONPL, Bruno
Procopio. Avec Juliette
Hurel, I. Moretti (Concerto
pour flûte et harpe de
Mozart).**

Compte-rendu, concert. Angers, Centre de congrès, le 5 mars 2017. Paris à l'époque des Lumières : Rameau, Mozart, Gossec. ONPL, Bruno Procopio. Avec Juliette Hurel, I. Moretti (Concerto pour flûte et harpe de Mozart).



MAESTRO DEFRICHEUR... Concert après concert, **Bruno Procopio** ne cesse de repousser toujours les capacités de l'orchestre : sur instruments modernes, mais appliquant les ornements et la pulsation « historiquement informés », le jeune maestro démontre une exceptionnelle sensibilité à l'exploration et au risque : il n'hésite pas à jouer Rameau et Gossec, Baroque et préromantique, sur instruments modernes, mais avec une exigence régénératrice. Pour Bruno Procopio, chaque expérience orchestrale est un formidable laboratoire, où le goût et le style sont au service du dépassement. Devant une salle comble (celle du Centre de Congrès) – la plus grande à Angers et hall familial de **l'Orchestre national des Pays de La Loire (ONPL)**, le jeune chef franco-brésilien, **Bruno Procopio**, porte, électrise même les instrumentistes chez **Rameau, Mozart, enfin Gossec**. En un voyage copieux qui mène l'auditeur dans ce Paris, virtuose et élégantissime du XVIII^e, illuminé par l'esprit pointu, nerveux, affûté des Lumières, le jeune maestro mène à bon port chaque pupitre, dans un exercice si peu routinier, car c'est bien la première fois que Rameau s'affirme ainsi dans l'un des concerts de l'ONPL. Servir le Baroque Dijonais dans deux séquences, parmi les plus délicates et puissantes de son catalogue, – ainsi deux Suites extraites des opéras Acanthe et Céphise, puis Castor et Pollux, – n'est pas qu'une seule question d'instruments. Jouer Rameau sur instruments modernes est tout aussi légitime et bénéfique pour l'interprète comme pour le spectateur, qu'aborder Bach... au piano. Il ressort même de l'expérience une compréhension régénératrice qui a démontré ses apports chez Jean-Sébastien. Mais s'agissant des musiciens de l'ONPL (en réalité une partie

de la phalange car l'autre moitié joue actuellement Les noces de Figaro à l'Opéra Graslin de Nantes), le défi est stimulant : retrouver les clés du langage, ressusciter la finesse nerveuse propre à la syntaxe baroque, résoudre le flux rythmique et l'enchaînement des accents... autant d'aspects nouveaux pour des instrumentistes plus familiers du XIX^e et du XX^e. Le choix du programme renouvelle les gestes que l'on pensait maîtriser : le jeu d'archer, la réalisation des ornements, la pulsation juste et l'articulation naturelle ne sont pas de vains mots **chez Rameau comme chez Gossec** : ils célèbrent l'expression d'une texture sonore qui recherche à devenir chant et respiration.



Bruno Procopio et l'ONPL jouent Rameau, Mozart, Gossec... PARIS SYMPHONIQUE



La direction du maestro Procopio fine, précise, carrée vise cet objectif dans un programme intense, aux climats aussi divers que caractérisés. D'autant qu'il a dirigé déjà à de nombreuses reprises Rameau et ce Gossec symphonique et

héroïque de 1809, – préBeethovénien, sur instruments modernes, à Caracas (avec le mythique Orchestre Simon Bolivar, l'orchestre de Gustavo Dudamel) et aussi à Rio de Janeiro (avec l'OSB, Orchestre Symphonique du Brésil), préservant toujours ce sens inné du rythme, de la plasticité nerveuse, de la précision stylée...

Ce soir à Angers (comme précédemment au Mans et à Laval, les 3 et 4 mars derniers) le chef a répondu à l'invitation de **Pascal Rophé**, directeur musical de l'ONPL ; tous deux peuvent être fiers de rétablir la place des Français baroques et préromantiques dans la programmation de la Phalange. Revenir aux « fondamentaux », à la source de l'école française, à ce XVIII^e, aussi brillant qu'expérimental, permet ainsi de mieux comprendre ce qui a suivi : l'éclosion des Romantiques et des Modernes. **Acanthe** fait valoir de superbes couleurs instrumentales avec dans l'énoncé des cordes un allant raffiné

qui sait aussi danser. **Castor et Pollux** affirme ce nerf guerrier d'une souplesse absolue (ductilité de la Chaconne final). Autres sommets spécifiquement raffinés du cycle, **les deux Mozart** : les « **Petits riens** » sont à l'inverse de leur titre, un condensé d'invention bouillonnante, – il y faut beaucoup de science comme d'entrain pour réussir ce parcours jalonné d'épisodes et d'atmosphères des plus divers, où s'écoule une saine énergie dramatique, proche de l'Enlèvement au sérail et aussi d'Idomeneo ; quant au **Concerto pour flûte et harpe**, le chef sait canaliser tous les instrumentistes pour offrir aux deux solistes (dont surtout la flûte ciselée, nuancée de **Juliette Hurel**), un tapis des plus aériens. Même si Mozart compose une partition de salon (au sens le plus noble du terme), pour des amateurs éclairés (un noble flûtiste et sa fille prodigieusement douée pour la harpe), l'inspiration du compositeur salzbourgeois s'y renouvelle constamment, en particulier dans les deux premiers mouvements : l'élégance et la grâce y fusionnent avec un charme typiquement parisien. Et il faut infiniment de sobriété intérieure et d'écoute collective pour en réussir l'énoncé à la fois chambriste et concertant. Nous voilà bien au coeur de cette sophistication parisienne qui prenant sa source auprès de l'insurpassable Rameau, assure la cohésion du programme.



Le clou de la soirée pourrait naturellement être **la Symphonie à 17 parties de Monsieur Gossec (1734 – 1829)**, partition première, et primitive dans l'écriture de la symphonie française (jalon important en France, créée à Paris, au Concert spirituel en 1809) : Gossec étant pour la France, ce qu'est Haydn pour Vienne et l'éclosion du genre orchestral. Sa Symphonie à 17 parties revendique et affirme son orchestration fournie, généreuse, douée de sensibilité instrumentale qui

annonce déjà Berlioz et les impressionnistes (flûtes, hautbois, bassons, clarinettes..., sans omettre trompettes et cors). Gossec impressionne Mozart qui obtient grâce à son confrère, la commande de sa fameuse Symphonie n°31 dite « Paris » (1778).

COLORIS et ARCHITECTURE. Très au fait de la coloration d'époque, sachant évidemment s'appuyer sur un rang de basses mordant et suractif (contrebasses, violoncelles, altos... que doublent souvent les bassons évidemment), Bruno Procopio préserve toujours l'éloquence d'une écriture conquérante et puissante, d'une énergie presque sauvage et en effet, « primitive », dont il faut restituer le contexte pour en mesurer l'audace : contemporain de Beethoven, Gossec réussit l'alliance du nerveux guerrier et de l'élégance colorée (superbe activité des bois et des vents, sollicitant toute l'harmonie, comme le fait aussi au même moment, un autre beethovénien, que sert admirablement le jeune maestro : Méhul). Le nerf n'écarte pas l'élégance ; voilà la formule clé de cette soirée hautement symphonique. En moins de 30 minutes, toute l'évolution – éruptive, foisonnante, de l'écriture de Gossec (qui fut aussi un très grand compositeur d'opéras : voir son Thésée qui dévoile la connaissance des symphonistes de Mannheim), affirme un caractère électrique qui sait aussi construire; car le chef, outre la résolution des ornements et la compréhension du tactus pour chaque séquence, sait aussi rendre intelligible la formidable capacité de Gossec à architecturer : la fugue magistrale – qui vaut bien Beethoven par sa pensée et son intelligence interne, saisit. Un autre grand défi pour l'orchestre.

ELOGE DE LA SYMPHONIE FRANCAISE. Nous voilà au coeur de la forge matricielle et magique, là où se précise une sonorité, dans l'articulation et la finesse des accents, l'équilibre et le relief des alliances de timbres et de couleurs instrumentales, l'énergie et le sens des phrasés qui assurent

le flux organique du tout. Jouer la musique baroque (Rameau), néoclassique / préromantique (Gossec), en association avec la sensibilité spécifique de Mozart, demeure une performance autant technique qu'esthétique : saluons tous les musiciens de l'ONPL d'en avoir accepté l'expérience. Sous le pilotage du chef Bruno Procopio, l'exploit dévoile tous ses bénéfices, autant pour les instrumentistes que pour les auditeurs. C'est une remise à plat de la pratique, un enrichissement culturel inédit, un exercice salutaire de dépassement et d'approfondissement. Tous les orchestres en France devraient passer par cette étape. Et régulièrement.



D'autant qu'il reste incompréhensible qu'en France, alors que le public répond présent à l'offre (voir encore ce soir la salle angevine, à guichets fermés), et qu'ailleurs en Autriche

et en Allemagne, les directeurs savent construire toujours des programmes symphoniques aux origines du genre, associant les fondateurs : Haydn, Mozart, Beethoven-, aucune initiative artistique dans l'Hexagone, ne s'intéresse notablement à présenter les fondateurs de la Symphonie française, depuis ses origines néoclassiques à l'essor du sentiment romantique : Gossec, Méhul, Onslow... (pour ne citer qu'eux), sans omettre les essais remarquables de Cherubini... A quand de nouveaux programmes qui honorent notre patrimoine national ? La France n'a pas à rougir de ses créateurs. Car il n'y a pas que les germaniques... Et que l'on ne nous dise pas qu'un tel programme n'intéresse personne : le succès public de cette tournée le démontre indiscutablement. Incontournable et passionnant. A ne pas manquer, « Concert PARIS au siècle des Lumières / ONPL / Bruno Procopio », encore [en tournée dans les Pays de la Loire, jusqu'au 12 mars 2017. + D'INFOS](#)

Compte-rendu, concert. Angers, Centre de congrès, le 5 mars 2017. Paris à l'époque des Lumières : Rameau, Mozart, Gossec. ONPL, Bruno Procopio. Avec Juliette Hurel, I. Moretti (Concerto pour flûte et harpe de Mozart).

LIRE aussi notre [compte rendu et présentaiton vidéo de la Symphonie à 17 parties de Gossec, par Bruno Procopio et l'OSB, Orchestre Symphonique du Brésil \(avril 2015\)](#)

LIRE aussi notre [présentation de la tournée : Bruno Procopio dirige l'ONPL Orchestre National des pays de La Loire, du 3 au 12 mars 2017.](#)

VOIR notre [grand portrait vidéo : BRUNO PROCOPIO, maestro tranatlantique \(2017\)](#)

VIDEO, reportage. Festival estival Les Cimes à Val d'Isère 2016



VIDEO, reportage. Festival estival Les Cimes à Val d'Isère 2016. Chaque été, Val d'Isère accueille son festival estival, à la fois Académie et Festival. Les jeunes instrumentistes académiciens jouent avec un orchestre afin de perfectionner leur approche du répertoire et apprendre les exigences du métier. Entretien avec **Robert Telian**, directeur artistique, **Amy Flammer**, violoniste et chef d'orchestre invité, Jean-Jacques Kantorow, et les jeunes académiciens de l'édition 2016. Ligne artistique, fonctionnement, spécificités d'un Festival sur les

VIDEO, reportage. Action Jeune Public à l'Opéra de Tours



VIDEO reportage, Action Jeune Public à l'Opéra de Tours. L'Opéra de Tours sous l'impulsion de son directeur général, le chef **Benjamin Pionnier** redouble d'énergie pour offrir aux jeunes publics, une palette ajustée d'offres musicales, chacune élaborée selon l'âge des enfants, leur attente, leur possibilités d'écoute. Le public de demain se construit aujourd'hui. La culture est le garant fondamental du mieux vivre ensemble : aller au concert, préparer l'écoute d'un opéra, approcher de près les choristes du chœur maison... tout cela cultive l'écoute, éveille la curiosité, enrichit l'imaginaire, dévoile les vertus du vivre ensemble, du partage et du respect des différences. L'expérience menée à Tours est exemplaire, défendue par un directeur militant, convaincu que la musique apporte concrètement sa part à l'édifice sociétal et fraternel. Voici donc, portées par les équipes de l'Opéra, les concerts bébés, les ateliers-parcours, les ateliers-musiques, le Grand Théâtre des petits, surtout, découverte majeure pour nos futurs spectateurs, les concerts des Petites Oreilles où la grande salle se dévoile aux plus jeunes, présentant un concert symphonique rien que pour eux... **Action Jeune Public** – grand reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS – réalisation : **Philippe-Alexandre Pham** (mars 2017)

**A l'Opéra de Tours, le futur
se prépare aujourd'hui /
l'Opéra soigne ses jeunes
spectateurs...**





Le Choeur de l'Opéra de Tours en action, auprès des bébés / concert bébé présenté par les équipes de l'Opéra de Tours (janvier 2017) © studio CLASSIQUENEWS / Philippe-Alexandre Pham, mars 2017